

La substitution des valeurs

La question est d'importance

www.paris-philo.com

La substitution des valeurs

La question est d'importance

Dédicace

à Franck Alvarade

La substitution des valeurs

La question est d'importance

On peut résumer toute la philosophie abstraite et détachée du mouvement ainsi : l'être est ce qui déterminé à être et non ce qui advient de manière indéterminée avec la complexité. Ce concept d'être fut forgé par les Grecs — philosophes dogmatiques d'Elée puis d'Athènes — pour masquer et asseoir la hiérarchie de faits, d'interprétations, de représentations. C'est ce qu'on appelle aussi hétéronomie. Entre-temps, la science a été capable, par un dispositif tout en rubidium, de mesurer l'apparition et la disparition de photons s'en pour autant les détruire. Le plus âgé de ces photons, avec une demi-seconde de durée d'existence, fut appelé Mathusalem. Ceci montrait non que l'autonomie est impossible, mais que la prise d'information est toujours plus étendue. Si une autonomie des différents domaines et champs de forces est toujours possible, c'est qu'on ne contrôle toujours pas l'apparition et la disparition des photons, mais qu'on les constate. L'information tend à remplacer ce qui s'appelait autrefois la signification, selon la hiérarchie du sens. Cette hiérarchie répartissait autrefois les rôles, une place de choix allant aux prêtres et interprètes qui définissaient le sens de nos sociétés et de leurs discours dominants. Nous étions dans des sociétés de la discipline et de la dette. La discipline était défendue par les guerriers et la dette (de sens) entretenue par les prêtres. Un autre ordre plus anesthésiant s'est constitué où le mot de passe de la réussite reste le traitement du plus d'informations possibles et où pour éviter toute erreur dans l'action humaine, se mettent en place des opérations, des procédures. Autrefois pour ces mêmes procédures infaillibles, on parlait d'idéal, d'utopie. Dans notre actuel théâtre des opérations, l'information principale est de savoir où se trouvent les ressources d'énergie, car il faut, on le sait depuis la thermodynamique, énergie et masse pour que l'information puisse être fixée et indexée. Une des exigences de la thermodynamique était de mesurer l'échelle de température d'une machine à vapeur. C'est répertoriant ses sources d'énergie et en les quantifiant que le système peut se conserver, en discrétisant les quantités mesurables. Tel est le nouveau théâtre de l'information et des opérations. Réalité inhumaine, j'en conviens, mais ainsi la « réalité » se trouve normée, calculée et gérée. La réalité est « virtualisée » dans l'information et paraît ainsi ne plus contenir de conflit. Notre société ne peut plus dès lors fonctionner sur le mode dialectique, basé depuis Platon, sur l'identité et la discrimination, mais sur un mode où tout objet non vernaculaire se trouve étiqueté par une information qui parfois prend plus de valeur que l'objet lui-même comme la signature de Duchamp sur son urinoir.

Dire qu'il n'y a ni matière ni esprit, tout au plus de la perte d'énergie. — Laissons de côté et l'idéalisme et le matérialisme, vieux rivaux. Il n'y a pas plus d'« en soi » des idées que de matière permanente qui se conserverait en soi. Il en a toujours été ainsi, c'est par facilité qu'on pense avoir des idées mais l'on se coupe de l'action en en restant aux beaux discours. C'est par fatigue qu'on perçoit les matériaux inertes qui ne forment qu'une masse infime de l'univers comme étant de « la matière ». Affinons notre pensée. Substituons aux modes de la substance et des circonstances ou encore de l'essence et de l'accident, le registre de l'effort vital et du combat. Activons autre chose. Aux corrélats des Idées et de la Matière, posons non l'énigme de la vie mais l'exception du vivant qui s'alimente d'information et plus encore d'énergie. C'est là, la grande différence entre vivant et la machine. La machine ne sait trouver seule son mode énergétique. Mais on oublie vite la nature du vivant qui échange de l'information et surtout de l'énergie, par la complexité qui lui est inhérente. La complexité est encore une fois l'indexation de l'information sur de l'énergie et de la masse. L'information sert d'orientation au sein d'un système pour débusquer ce qui en est la rareté, à notre époque,

l'énergie. Autrefois dans la hiérarchie séculière, c'était le sens qui se faisait rare. Mais dans tous les cas, répétons-le, il n'y a ni idées ni matière. L'Esprit comme nous le verrons[VAC1] a bel et bien existé comme la construction de l'Eglise et tout spécialement du jésuitisme, comme outil de domination des corps[VAC2]. Ce sera Descartes, élève des jésuites, et à sa suite Spinoza et Pascal, qui introduiront la dimension de l'esprit dans la philosophie dite moderne, jusqu'à Voltaire, le grand libérateur de l'esprit mais lui aussi élève des jésuites. C'est cette lignée pleine d'esprit que finiront d'accomplir Goethe et Nietzsche. Malgré la persistance des prêtres idéalistes-matérialistes dans le seul microcosme francophone, faut-il être visionnaire pour voir que l'esprit n'est plus ce qui forme le sens ou qui informe nos sociétés, que, depuis le forfait de la Raison, l'esprit a été remplacé par un immense appareil technologique. La posture du visionnaire, de l'homme à idées est avant tout celle de l'anomal, de l'outsider, du schizophrène, c'est-à-dire de l'entité en marge de la société. Les idées creuses se maintiennent comme autant de fuites par rapport à l'entraîn et au combat. La posture d'intellectuel est donc avant tout un effort orienté pour se conserver comme tel et ne pas se dépenser. Produire de beaux discours qui part une commande de direction donneront des procédure. Frilosité crépusculaire qui ne parvient à faire émerger de nouvelles sources d'énergie. Forces réactives qui s'éternisent en longues disputes et qui auront fait manquer à chacun où se trouve la nourriture explosive qui le fera être si tranchant et incisive face à l'adversité. Nourriture terrestre, Gai savoir, nouvelle source d'énergie, les valeurs sont cela, des indicateurs de dépense, des critères stimulant d'énergie. On est loin des anciennes sources d'énergie dites « spirituelles » qui s'appuyaient sur un « en soi » comme autant d'origines perdues. Atermoiement vis-à-vis de l'action, inertie de la prière, impénétrabilité des idées et de la matière. Substituons-y d'autres valeurs, c'est s'écarter d'une tradition philosophique qui pose d'un côté le monde sensible et de l'autre le monde intelligible. D'un côté la sensation et de l'autre le discours qui met en rapport tout ce qui est, le discours déclamatoire qui hiérarchise, capture et castre plus qu'il ne libère, intensifie, éduque. C'est la part attristante de la philosophie. Il se trouve qu'aujourd'hui avec Mathusalem, notre précieux photon, la lumière nous est apparue comme n'étant pas régi ni par les lois de la matière, ni par celles de l'esprit, ni par les lois de la mécanique classique. Toute idée qu'il existerait une chose en soi — Vérité, Bien, idée ou matière — et donc une loi la régissant suppose une conscience. Une conscience prend toujours forme de ce que, face à un danger, on a besoin de se rassurer et de pouvoir communiquer à son sujet pour se stabiliser ou l'affronter en nombre. Instinct grégaire de la conscience, toujours faite de communication et d'information. Elle ne rentre ni dans l'ordre de la production, qui se fait machinalement, ni dans l'ordre de la création, qui se fait, elle, par audace et par inconscience suivant la perspective adoptée. Partant du principe qu'un homme ou une femme, avec toute la bonne volonté du monde, ne lira jamais plus de 30.000 ouvrages. Ceci est peu comparé aux millions produit par l'humanité. La nécessité d'une synthèse apparaît alors. Il ne s'agit pas de réunir un savoir absolu mais de poursuivre la simple chimère d'indiquer ce qui pour une époque donnée a son importance. S'il demeure une tâche pour la philosophie, c'est n'est pas celle d'informer des savoirs d'une époque, mais, par delà l'acte de penser, celui de former et d'éduquer, ceux qui ont une approche trop vulgaire de la sagesse, ceux qui aspirent à la création, ceux qui se résignent plus qu'ils ne combattent. Ainsi laisse-t-on de côté les plans des systèmes et la création de concepts qui s'y articulent. Puisque l'enjeu est de percevoir ce qui a de l'importance et de générer, de facto, de nouvelles capacités d'énergie là où une impossibilité à rebondir se faisait jour. Il s'agit bien de changer d'approche et de substituer aux idées et idoles pour lesquelles toute vie déclinerait en une corruption, des valeurs qui permettraient de dénicher de nouvelles sources d'énergie, énergie difficile à percevoir et pourtant déjà là comme le sont nos capacités physiologiques régénéré après le repos du guerrier.

La substitution tient donc de la révolution en silence et discrète. — La substitution influe sur le milieu des valeurs, sur la capacité énergétique d'une époque, Nietzsche par exemple en fait état quand il dit à propos de la mort de Dieu dont personne ne s'était aperçu, que les grands événements arrivent toujours sans bruit. La substitution est un certain renversement de valeurs qui se fait sans fracas mais contamine et secrète dans toute la société. On retrouve la substitution chez Merleau-Ponty quand dans *Le visible et l'invisible*, il parle de conversion du langage. On la retrouve quand Foucault parle de rupture épistémologique entre différentes strates empirico-historiques — les "positivités" — mais qui sont en fait la substitution de régimes de pouvoir et de savoir — qui tiennent du registre discursif qui se superposent ou plutôt se juxtaposent dans le temps. Au fond il n'y a que les révolutions symboliques (comprenez scientifiques) qui marchent, toutes les autres trahissent. Qui s'est aperçu que les nouvelles technologies qui bouleversent notre paysage quotidien étaient issues de ce que la physique quantique s'était jouée de toute représentation, et avait substitué à la représentation, via les technologies de l'information qui la surcodent, un nouvel ordre polycentrique. Au niveau politique, le renversement de régime est bien la mise en place d'un régime tout aussi violent — dès lors qu'il souhaite imposer une prétendue « égalité » tout en réservant des privilèges à ses apparatchiks). Toute révolution a sa Terreur — guerre contre les contre-révolutionnaires — et ses Thermidoriens, ses bourgeois qui se détachent du « peuple » qui les a fait souverains. Peuple et notables vont de pair, le problème n'est donc pas là mais survient après coup quand le conservatisme, la rente des valeurs et les héritages du passé font que les capacités d'énergie ne peuvent plus se renouveler. Dès lors qu'il n'y a plus de sphère de création, Nietzsche la nommait « serre », une culture périclité en une civilisation qui dompte et discipline les corps, croyant que c'est par le rendement qu'elle prospérera, alors que ce sont les capacités d'agir qui, de manière ténue, importent. La substitution, c'est avant tout une révolution discrète, comme le disait Deleuze à propos de son propre parcours de pensée. Il suffit de voir combien Mille Plateaux fonctionne sur le mode du troisième terme — c'est la figure du « ni..., ni..., mais... » chez les stoïciens. La substitution opère un glissement, une dérive qui, de limites repoussées en limites repoussées, nous fait finalement franchir un seuil sans que l'on s'en rende compte, puisque cela tient de données générationnelles. Les adultes n'évoluent guère dès lors qu'ils ont un statut, mais, dans une société résiliente, les adultes se substituent les uns aux autres. Un exemple de substitution est le passage du genre au sexe, de la société faite de communautés vernaculaires à une société d'individus, encore que la différence est très tranchée. Il ne s'agit nullement d'un réformisme qui se substituerait à la révolution, car il n'y a rien de légal là-dedans, on est dans le registre du tacite, de la discrétion. La substitution par les nouveaux domaines qu'elle ouvre, par les nouvelles régions souvent peuplées d'intensités inouïes qui s'approchent, est presque inévitable dès lors que ce sont des processus qui délirent sans que le discours abstrait ne puisse intervenir. Pour Lacan ce seraient les nœuds borroméens, c'est-à-dire le fonctionnement en vase-clos de ce qu'il désigne par les trois lettres RSI — réel, imaginaire et symbolique. Les nœuds borroméens sont abstraits contrairement aux nœuds de marins. Ces derniers ont toujours un bout de corde qui dépasse car ils sont concrets. Dire pour un psychanalyste que les nœuds arrêtent les délires, c'est dire que le psychanalysé se met en tête des schèmes symboliques et par là arrête de délirer sur son imaginaire. Mais par là ce serait aussi accepter sa propre névrose plutôt que de sublimer par substitution, de gentiment délirer, sur ce qui est possible d'arriver. Petit rappel :

« nous nous rendons malheureux parce que nous ne savons ce qui a de l'importance », Platon

Le mouvement de la substitution. — Le principal moteur ou plutôt le mouvement de la substitution n'est pas conscient, il est d'ordre des processus de contagion et de sécrétion dont

nous aurons l'occasion de reparler dans la troisième partie de cette thèse[VAC3]. C'est pour cela que l'une des dimensions joyeuses de la philosophie n'est pas la vérité mais l'importance[VAC4] celle d'indiquer là où l'énergie doit se dépenser. Ce qui importe alors, c'est de relever ce qu'il y a de tacite dans les changements d'une époque pour accentuer la coexistence des processus entre eux. On parle alors d'émulsion[VAC5]. Subvertir un système au fond, c'est s'en détourner, comme Dominique Latour qui parle de ces techniques qui modifient les rapports de pouvoir, les pouvoirs s'appuyant sur des techniques souvent propres au discours qui ancrent une symbolique. On peut penser à la façon dont Foucault parlait du « peuple », de la « plèbe », en en faisant non pas un sans-fond, une substance d'où émergerait une souveraineté, mais une échappée, dans les droites lignes de ce que Deleuze appelait des lignes de fuites créatrices. Il y a là quelque chose d'efficace, d'effectif, de créateur que le pouvoir ne peut nier. Le pouvoir essaiera de capitaliser en un discours ces nouveaux investissements, mais quelque chose devra lui échapper s'il ne veut pas s'épuiser. Les plus grands bouleversements sont ceux que l'on n'aperçoit pas parce qu'ils arrivent sans bruit et si on ne les aperçoit pas c'est que l'on est pris dans des *aprioris* historiques comme l'instruction étatique ou religieuse ou les *aprioris* vernaculaires que sont les valeurs familiales ou habitus d'un milieu social.

« J'ai lu dans les derniers carnets de Wittgenstein : la seule certitude que nous ayons au final c'est la capacité d'agir de notre corps. » in *Les invasions barbares*, film de Denys Arcand [VAC6]

Quand la capacité d'autonomie est atteinte ! — Quand la capacité à voir dans son destin que sa propre nécessité est faite sienne alors apparaît une étendue ensoleillée, un grand midi et la volonté que revienne sans cesse ce midi, cela tient à la fois à ce que Nietzsche appelle l'éternel retour comme instance qui sélectionnerait notre destin et de la volonté de puissance qui s'affirme dans un premier temps des buts proches avant de prendre de l'ampleur. On est loin des pensées abstraites et décadentes qui s'appuient sur une mathématique, une logique formelle, ou qui partent de principes abstraits de la vie, du travail et des combats qu'ils requièrent. On est loin de ses pensées qui se maintiennent dans une symbolique déclarée universelle mais qui se refusent à affirmer leur propre régime, par delà les essences et les circonstances qu'offrent les systèmes clos ou ouverts, ces fruits trop murs qui se détachent de l'arbre, tombent et pourrissent à côté des gens. S'il fallait s'intéresser aux corps de ces philosophes, on verrait combien leur destin est fait de lâcheté et d'effroi par rapport à l'existence, de retrait par rapport à la vie active. Jean-Toussaint Desanti disait qu'ils étaient faits comme les multiples peaux d'un oignon. Leur pensée est souvent marquée par le choix qu'ils ont fait de s'en tenir aux dualités par exemple, aux grandes réciprociétés comme le Bien et le Mal, Le Juste et le Méchant, le Vrai et le Faux, l'Âme et le corps. Mais bien souvent ce sont de vieux cerveaux qui pensent ainsi. Ils nous renvoient par leur posture de philosophes, leurs pensées sans entrain, leurs pensées d'homme de la cinquantaine. On est loin des fulgurantes jeunesses de Spinoza, Schopenhauer ou Nietzsche. 55 ans peut paraître arbitraire et pourtant c'est un âge qui marque l'affaiblissement de nos capacités cérébrales et donc de nos aptitudes d'action. Il suffit d'observer ce que des penseurs qui ont *mûrement* écrit à cet âge avancé, par exemple la *Critique de la Raison Pure* ou la *Monadologie*. Est-ce un hasard si l'on trouve là des pensées rabougries, décharnées. Des pensées si frileuses avec les expériences qui dépassent l'abri des limites morales. Ces pensées servaient d'abri plus que de révélateurs de vie ou de destin à leur héraut. De Kant et Leibniz, on peut retenir qu'ils étaient des « freins pour la pensée », selon l'expression consacrée. Pensez à Kleist qui s'est vu coupé le chemin de l'absolu par sa lecture de Kant, à toute ces vagues romantiques. L'autre choix, est en fait un non-choix est celui de suivre ses intuitions sans chemin préétabli. Il consiste à

s'immerger dans la vie et sa richesse faite d'apparentes contradictions pour la personne morale et de trouver les armes de son combat en faisant fi de toutes les certitudes. Ce non-choix, cette indifférence aux limites du déterminisme, certains par un fieffé subterfuge le qualifieront de réactif quand il s'agit précisément d'affirmer la vie et le travail en tant que simple activité. Non pas clamer « la Vie » sous toutes ses formes, même les plus débiles, mais bien laisser jouer le destin élevé en nécessité. Vouloir retraverser toutes les intensités d'une vie, de sa propre existence. Alternier travail et oisiveté, santé et maladie, solitude et compagnie. Bref, changer d'habitudes. Chercher à abaisser sa propre intellectualité, pour retrouver l'intuition qu'il existe un fond affectif de l'existence, que Nietzsche nommait dionysiaque ou Goethe démonique. Tout se joue d'abord dans les rencontres et les confrontations, dans la façon dont on compose ou non avec ce qui nous est étranger, car au final, ce à quoi l'on s'oppose n'est que la marque d'une affinité jusque là inaperçue. Il est intéressant de voir combien on a inventé par le passé le concept d'Autrui pour mieux cerner et s'écarter de ce qui est étranger, pour ne pas s'y cogner et l'éviter. Mais pour connaître autrui il faut le percuter, l'activer, ne serait-ce que par quelques traits de pensée.

Indifférents à la morale d'autrui. — Quelque part à travers la morale du prochain, l'attention à autrui, c'est la négation de tout ce qui est de l'ordre de l'énergie, c'est la compassion pour ce qui est faible. S'attrister du malheur d'autrui plutôt que de s'égayer de son propre destin. Nier le dynamisme, comme Achille tétanisé face à cette idée saugrenue que l'être du mouvement serait d'être infinie donc inutile, c'est toute l'énergie et l'effervescence dont sont capables les "devenirs animaux" (et non plus les "êtres humains") qu'on a rejetés. Autrui est la plus grande négation de la nouveauté, car cette dernière il faut l'expérimenter pour mieux en peser la valeur, il faut se séparer d'autrui, je veux dire de la manière égalitaire que l'on a de traiter ce qui nous arrive dans les pattes. Il faut précisément aller du côté où les valeurs sont détestées, sont calomniées, vers l'immoral, le non-médiatique, c'est cela affirmer la vie, transformer ses déviances en tendance, souligner les exceptions à la règle, les erreurs au vrai, pour en faire de nouvelles règles, de nouvelles vérités. Pourtant l'esquive, la fuite tout autant que le combat et l'engagement, ne sont pas de l'ordre d'une morale d'autrui, mais partent bien d'une indifférence, d'un écart vis-à-vis de cet instinct grégaire. Il est aisé de rappeler avec ce vers de Rimbaud « je est un autre », combien la conscience d'autrui est avant tout l'incorporation en soi de ce qui nous est extérieur mais est avant tout le fruit d'une communication communautaire. Or la subjectivité, le « je dissous », le « moi fêlé », le caractère capricieux, la résistance ultime n'est pas exactement la personnalité qui s'appuie avant tout sur une physiologie, pour en libérer une énergie et des perspectives audacieuses.

Qui ne retient qu'effort et volonté. — Vouloir une vie riche par-delà les contradictions, apparentes contradictions, ce n'est pas revenir éternellement à la même chose mais vouloir revivre les mêmes choses, admettre un destin sans borne et pourtant fini, simplement fini-illimité, nous y reviendrons[VAC7]. C'est alors ne suivre qu'une seule promesse, par exemple celle de revivre sans cesse les midis et les acmés de l'existence, parce que telle est notre capacité, telle est notre envie. C'est cette envie qui relance l'entrain. Combattre plutôt que créer ou même fonder. Concevoir différemment les choses plutôt que d'en chercher sans arrêt l'origine, c'est-à-dire ce Midi avec lequel on ne parvient pas à renouer, faute de l'énergie ou de l'inertie nécessaires. Au fond il n'y a que deux maître-mots, effort et volonté, c'est ce à quoi en appelle toute philosophie sinon elle n'est que calomnie et déchéance. Mais on ne peut en rester là, ni être las. On n'a pas su trouver d'autre nom à ce qui était de l'ordre de notre nature intime et qui échappait au rôle tenu en société autre que la vie ou peut-être avec Nietzsche et Bergson l'expression de « moi profond ». C'est qu'il faut passer du délire à la réalité, de l'idée qu'une capacité d'autonomie — ou puissance — existe à la volonté tournée vers cette

puissance, vouloir qu'elle revienne sans cesse mais toujours différemment et ainsi introduire en la réalité une certaine complexité. Non pas vouloir dominer ou maîtriser les choses avec pouvoir ou surplomb, mais assumer les risques, le fait d'être incompris ou non reconnu dans ce que l'on fait, traverser les souffrances pour mieux affirmer les joies intenses qui nous traversent, c'est cela une vie immorale et tragique. Immorale parce qu'elle a rompu avec la quête de reconnaissance, avec les codes de ce qui est admis à une époque et les signes de réussite qui en porte la récompense. Tragique parce qu'elle chante la vie, le chant du bouc. Il n'y a rien d'étonnant à ne rien envier aux Grecs, il n'y a rien de surprenant à se dire que nous vivons une époque merveilleuse dès lors que l'on sait faire fi des passions tristes que les médias vous renvoient et à travers eux, le pouvoir. Longtemps fut coercitif, le pouvoir tente de maîtriser désormais tout ce qui est vivant ou peut s'échanger de l'information. Il ne s'agit pas discipliner mais de contrôler cette information.

Alors s'affirme la personnalité. — L'affermissement de la personnalité c'est passer d'un langage de l'intime (*logos endiatitos*^[VAC8]) encore plein de précautions et d'hésitations au discours de l'incisif de l'affirmation (*logos apophanticos*^[VAC9]). Affirmer sa personnalité c'est passer par les extrêmes, où personne ne va, plutôt que le milieu, où tous s'enlisent. La personnalité n'a rien à voir avec l'autorité ou la subjectivité (qui est intersubjectivité, communication dans le cas des milieux). La théorie des milieux est la marque d'une désagrégation de la personnalité. Mais le milieu rend parfois possible que la personnalité en émerge, s'autonomise par rapport à la morale du spectacle (comprenez les sphères hétéronomes de la reconnaissance et de la représentation). Toute morale joue de la récompense et de la punition et ainsi oriente - à travers les actions - sa propre perpétuation. Mais reste une subversion personnelle mais pas exactement individuelle car née de l'éducation. Une fois acquise et affermie la personnalité, on peut alors se dépersonnaliser, contaminer de valeurs actives la « masse » qui n'agit pas. Les prêtres en demeurent, eux, aux paroles, aux déclarations mais n'enclenchent pas eux-mêmes leurs propres actions. L'activité, c'est tout ce à quoi le prêche incantatoire du prêtre ne veut nous faire parvenir. Il s'appuie sur les malheurs qui nous attristent pour mieux asseoir d'autant son autorité « émancipatrice » de la chair et de la douleur. Ah cette vallée de larmes où nous serions tenus de survivre. « Ce moi profond quasi enseveli, quasi réduit au silence par l'obligation constance d'écouter d'autres « mois ». Et lire, est-ce autre chose ? Ce moi donc se réveilla lentement, timidement douloureusement mais à la fin il retrouvera la parole »^{NzEH, Humain trop humain, 4}. Nietzsche le redit ailleurs : « aux époques de travail intensif, on ne voit pas de livre chez moi : je me garderai bien de laisser quelqu'un me parler ou même penser auprès de moi »^{NzEH, pourquoi suis-je si avisé, 3} ce n'est que soi-même que l'on projette sur celui qui est face à vous, sur celui avec qui vous voulez nouer une relation affective — et non affectueuse — faite de simulation et d'échange d'affects, devenir l'un par l'autre, l'un avec l'autre malgré tout par contagion du milieu. Ce à quoi tend à résister notre nature intime, notre no man's land, car il ne s'agit pas en rejetant les réciprocitys du corps et de l'âme, de la matière et de l'esprit, d'hypostasier ou de sublimer le corps, de tomber dans l'excès inverse à l'idéalisme, mais tout simplement de ne pas tomber dans le mépris de soi. Le soi, le *selbst*, le *self*, cette dimension déjà mise en avant par Emerson et reprise par les pragmatiques américains comme James ou Dewey et dont l'une des plus grandes apologies reste le passage d'Ainsi parlait Zarathoustra sur les contempteurs du corps, passage où Nietzsche va précisément à l'encontre du moi, déblaie la profondeur du moi. Peut-être alors la personnalité s'affirme-t-elle avant tout à travers soi et non les logorrhées de résistance d'un moi.

« L'important est d'être capable de quelque chose... » Nietzsche[VAC10]

La question est d'importance. — C'est alors, quand on est capable de repérer ce qui à de l'importance à notre époque, par exemple que toutes les nouvelles technologies, par-delà le combat entre contrôle et liberté, sont issues d'une pensée qui a rejeté toute représentation sans pour autant tomber dans l'abstraction à savoir la physique quantique. Pour cette physique il n'y a plus ni matérialité ni spiritualité ou plutôt si elles existent cela est sans importance comme un refus de la vie avec ses brèches et des dimensions non-maîtrisées, non formulées. On peut dire qu'il y a de l'indicible, du non-formulable mais on ne peut s'en tenir aux superstitions, aux inobservables du passé, qu'il soit de l'ordre d'un Dieu ou du Vide. Or la pensée tranchante et incisive est toujours l'audace et la volonté d'indiquer quelque chose de différent, de toujours plus nuancé. L'inhumanité tout en crépuscule que l'on veut nous préparer n'est que passage aride ou glacial vers un changement radical du fonctionnement de notre cerveau, que certains artistes, penseurs ou chercheurs ont vécu, vers un bouillonnement affectif de ce qui baigne nos cerveaux, à savoir nos corps, et qui consiste à appuyer vers ce qui est enthousiasmant plutôt que de recevoir tristement les nouvelles du jour, toujours dictées par on ne sait quel pouvoir, par on ne sait qu'elle incapacité à aller vers les affects actifs, les devenir porteurs bref ce qu'il y a de nouveau dans notre société, ce qu'il y a de natalité en ce monde. On pourrait chercher ailleurs mais c'est ici que les choses se passent, comme le *Gai Savoir* de Nietzsche qui, passé l'*Aurore*, sonne toujours un *Midi* et donc le *Crépuscule* des anciennes idoles, des erreurs du passé que l'on nous inscrit dans le cerveau comme des vérités, en fondant et en instituant des mots vides et des idées creuses. La plus grande erreur serait de croire que la dialectique est une pensée quand précisément elle n'est qu'une réflexion, « réflexion de l'âme avec l'âme » — dit Platon dans son *Sophiste* — illusion du miroir qui nous renvoie toujours la même chose quand nos affects, si déviants, nous suggèrent d'autres choses, d'autres voies. C'est sans doute par une modification de notre bouillon d'hormones qui baignent notre cerveau qu'un basculement se fera de ce que l'on a appelé jusque là l'homme — l'homme supérieur, le bourgeois — vers le Surhomme — vers le collectif des créateurs, des guerriers intempestifs. C'est quand ce genre de pensée peut être amené en face du bourgeois, de l'homme supérieur qu'une grande politique peut commencer, une politique qui repose non sur un pouvoir fait de contraintes et de contrôles ou une économie de la rareté, mais sur un puissance sans cesse renaissante. Le percevoir cela c'est déjà le concevoir. Percevoir une capacité d'autonomie, ressentir quelque chose de l'ordre de l'éternité et non du quotidien c'est déjà concevoir que si l'on veut que cela revienne il faut s'efforcer, il faut diriger sa volonté vers la puissance. C'est la *potentia*[VAC11] chez Spinoza ou la *dynamis* [VAC12] chez les Grecs. Enfin chez les Arabes c'est la *quwwa* [VAC13] qui désigne les forces tant rationnelles qu'irrationnelles de traction ou d'attraction qui s'exercent sur l'homme mais c'est aussi la capacité d'agir.

Illustrations deleuziennes. Ce dont on crève actuellement, ce n'est pas du brouillage, c'est des propositions qui n'ont aucun intérêt^{DzP_177}. On ne va pas dit à quelqu'un : « ça n'a aucun intérêt, ce que tu dis ! » On peut lui dire : « c'est faux. » Mais ce n'est jamais faux, ce que dit quelqu'un, ce n'est pas que ça soit faux, c'est que c'est bête ou que ça n'a aucune importance. C'est que ça a été mille fois dit. Les notions d'importance, de nécessité, d'intérêt sont mille fois plus déterminantes que la notion de vérité^{DzP_177}. Poincaré disait que beaucoup de théories mathématiques n'ont aucune importance, aucun intérêt. Il ne disait pas qu'elles étaient fausses, c'était pire^{DzP_177}. L'important n'a jamais été d'accompagner le mouvement du voisin, mais de faire son propre mouvement^{DzP_171}.

L'important est d'être capable de quelque chose et non pas que votre voisin puisse voir ce quelque chose à votre place. — Nous sommes passé d'une civilisation judéo-grecque et chrétienne où les valeurs étaient le Vrai, le Beau, le Bien. Ses justes et ses prêtres prônaient le désintéressé. Ah ! Tout philosophe au départ est malade et use d'une thérapeutique, souvent enseignée par un maître, mais celui qui ne rompt pas avec son école demeure au fond une « âme timorée », un maladif, un décadent. Il se ment à lui-même sur sa propre nature. Il triche avec le système plus qu'il ne le trahit dans un geste de liberté, et comme toute grande époque est fonction de la liberté qu'elle s'autorise, que s'autorisent ceux qui y vivent, alors la boucle est bouclée. Une culture suivant la manière dont elle se dresse recherchera avant tout ce qui lui importe et l'enrichit : l'attrait et l'énergie. L'attrait pour l'existence intense et la dépense d'énergie disparue, leur discours a eu raison des belles âmes. Ceci se produisit peu après la Grèce du V^e siècle et peu après la Renaissance du XV^e siècle. Pourtant Platon connaissait cette ornière puisqu'il notait que nous nous rendons malheureux parce que nous ne savons pas ce qui a de l'importance. Ne faisait-il pas dire à Socrate dans le *Phèdre* que tout grand « bien » ne nous tombe dessus que par un délire. Le délire et la capacité d'énergie qui en découlent auraient-ils plus d'importance que les petits « biens » que nous gardons jalousement en notre propriété ? Ainsi se retrouve posé l'éternelle fracture entre la Vérité et ce qui a de l'importance. C'est que ce qui est trop juste ou trop précis n'a au fond aucune existence. Toute époque qui aperçoit sur le versant en pleine lumière, les multiples voies qui lui sont offertes, toute époque à conjectures, est une époque d'aurore, une époque capable d'indiquer ce qui pour elle a de l'importance. De là découle une culture plus qu'une civilisation capable de se libérer et d'augmenter sa capacité d'énergie. Sur l'autre versant, non celui en pleine lumière mais celui qui sent le déclin crépusculaire venir, la culture n'est alors plus capable de digérer les grandeurs passées, de les synthétiser et préfère se raccrocher aux valeurs ancrées dans nos cerveaux comme de vieilles habitudes. Souvent cela se passe à la troisième génération quand on a perdu le lien avec ce qui fait source et que l'on produit un discours cherchant l'« origine » masquant ainsi l'énergie. Ceci se produisit par exemple, avec la pensée « matérielle » (*Noûs*) d'Anaxagore que Platon et Aristote spiritualisèrent. Ceci se produit certainement chaque fois que l'on sent les grandeurs passées nous filer entre les mains et qu'il ne reste plus comme possibilité que de les inscrire dans des textes, Il en fut ainsi du IV^{ème} siècle de Platon et Aristote. Dans le jeu et la rivalité de la Vérité et de ce qui n'a été perçu que par quelques uns, à savoir l'importance, ont émergé deux tendances de la philosophie. Au passage ces quelques uns en question sont Spinoza, Nietzsche, Deleuze — avec Foucault et Guattari. Ces deux tendances de la philosophie, dont nous avons déjà parlé, sont d'un côté la philosophie dogmatique qui devient très vite académique et d'autre part la philosophie tragique ou expérimentale. Dogmatique veut dire qu'elle obéit à un principe dont elle ne déviara pas mais qu'elle ne découvre qu'à la fin. Académique, veut dire que ces philosophes qui voyaient toute existence qui n'était pas guidée par le bien comme une corruption, alors même qu'elle était décadente, par rapport à ce qu'elle avait été, se sont regroupés en école pour résignés, décadents et maladifs. Par tragique, il faut entendre ce qui accomplit une démarche par delà les contradictions et va jusqu'au bout d'un combat avant de se reposer, tel un guerrier. C'est précisément au bout de l'activité que se trouve l'éternité, celle vécue. Cette éternité est une danse vivante et ne vient pas après « la mort », comme une vérité qui précipiterait les conclusions. Ne sommes-nous pas passés d'une société dont la valeur-clé était la vérité à une société où cette valeur devient importance.

*« Tout ce que tu peux faire ou rêver de faire,
entreprands-le. L'audace est porteuse de génie, de puissance et de magie »
Goethe*